

ESQUISSES MAROCAINES.

Suite et fin.

C'est encore aux idées superstitieuses des Marocains qu'il faut attribuer l'horreur et l'effroi que leurs inspirant les ruines, assez communes dans leurs campagnes, des vieilles cités romaines. Les colonnes renversées, les marbres gisants dans l'herbe, leur causent une extrême peur ; les mauvais génies, les esprits malfaisants ne font-ils pas en pareils lieux élection de domicile ? Avez-vous l'intention de cheminer de Mogador à Méquinez, de Tetuan à Fez ? à la fin d'une pénible journée, lorsque vous irez au hasard loin des chemins tracés, lorsque, harassé de fatigue, le chameau sur lequel vous êtes à cheval sera hors d'état de faire un pas de plus, vous rencontrerez infailliblement des jeunes filles errant çà et là à travers les champs. Des yeux allongés bien au delà des tempes et nullement timides, une bouche épanouie et vermeille comme un bel œillet, des cheveux d'ébène. Malheureux ! prenez garde, fuyez, ne regardez pas ces séduisantes personnes qui viennent au devant de vous, ou qui se sauvent à votre approche, se cachant de manière à ce qu'on ne les aperçoive que mieux. Ce sont des sorcières, des goules, des démons ! Prêtez l'oreille à cette voix si douce, laissez cette petite main presser la vôtre : soyez sans force devant ce sourire agaçant, devant ce regard si vif, et le lendemain, il ne restera de vous que quelques ossements nettoyés avec un soin qui attestera combien vous avez été du goût de vos nouvelles amies.

Lorsqu'un temps défavorable vient compromettre les récoltes, les Marocains nouent, au sommet des clochers de chaque mosquée, des bandes de papier sur lesquelles sont écrites des oraisons de la main de quelque personnage renommé pour sa sainteté. Ils attachent une grande importance à ces prières qui flottent ainsi au gré du vent, à la face du ciel. Lorsque ce moyen est insuffisant, lorsqu'il a été mis en usage, par exemple, afin d'obtenir de la pluie, et lorsque le ciel conserve imperturbablement l'éclat et la température du métal en fusion, un procédé d'un effet plus certain est mis en usage. On force les juifs à prier sans relâche jusqu'à ce que l'eau si désirée vienne enfin à tomber des nuages. Allah ne se hâte point de se rendre aux prières de ses fidèles enfans ; il aime à écouter leurs supplications ; mais il n'éprouve que du dégoût en entendant la voix des israélites, et pour échapper à l'ennui qu'ils lui causent, il se rend à leurs vœux. Voici ce que vous demandez : taisez-vous, ne me tourmentez plus.—Tels raisonnemens paraissent sans réplique à Fez.

Le plus grand malheur qui puisse arriver à un Marocain, c'est d'être riche ou de passer pour tel. L'empereur condamne aussitôt, sur le plus frivole prétexte, l'individu soupçonné d'opulence à une amende ruineuse. Le malheureux a caché ses piastres, il se dit hors d'état de payer, souvent il dit vrai. Que l'on ait de l'argent ou qu'on n'en ait point, il faut en trouver pour satisfaire les exigences du fisc ; le Maure est torturé jusqu'à ce qu'il avoue où git son trésor ou qu'il meure. Les agens de l'administration des finances de Maroc se montrent aussi ingénieux que barbares dans l'art d'arracher des réponses aux questions qu'ils font à cet égard. On leur doit l'invention de quelques supplices que nous laisserons dans le livre de M. Drummond ; nous citerons seulement l'histoire d'un marchand de Tanger, qui avait eu le courage de résister à divers procédés des plus propres à faire rompre le silence ; il succomba enfin lorsqu'il eut passé plusieurs jours dans une chambre, tête à tête avec un lion affamé. L'homme et le quadrupède étaient également enchaînés ; mais le premier était contraint de se tenir sans cesse dans la position la plus gênante, la plus pénible, sinon les griffes du second pouvaient l'atteindre.

Dans un pays où l'on autorise pareils procédés, il est facile de s'imaginer combien la vie d'un Européen serait peu respectée. Dans les ports de mer, les agens diplomatiques courent parfois des dangers réels. Vouloir pénétrer au loin dans l'intérieur de l'empire, c'est faire le sacrifice de ses jours. Un Anglais, du nom de Davidson, en fit, il y a quelques années, la fatale épreuve : il voulait arriver, par la voie du Maroc, à cette mystérieuse cité de Tombuctou, dont les routes sont jonchées de cadavres européens ; il avait l'énergie physique et morale nécessaires pour semblable entreprise ; il possédait des connaissances médicales grandement utiles au milieu des tribus civilisées, auxquelles il fallait se confier : il portait une lettre de recommandation des plus vives du roi d'Angleterre à l'empereur, lettre qui le présentait comme ne se proposant d'autre but que les progrès de la science ; mais il est impossible qu'il entre dans la tête d'un Maure, même du plus instruit, qu'on s'expose à quelque danger dans une autre intention que celle du lucre. L'empereur accueillit l'Anglais d'une manière affable, il lui conseilla de revenir sur ses pas. Davidson s'y refusa, franchit l'Atlas, visita une tribu guerrière de juifs qui vit à l'abri de montagnes presque inaccessibles dans un état d'indépen-

dance ; arrivé sur les confins du désert, il fut tué d'un coup de feu par quelques Bédouins. Tous ses papiers furent détruits, précaution qui semble indiquer que les meurtriers agissaient d'après des ordres occultes. La cour de Maroc n'avait vu, dans l'envoyé de la Société géographique, qu'un espion du gouvernement ; elle n'avait d'ailleurs pas grand'chose à faire pour stimuler le fanatisme des tribus sauvages. La plupart des Maures sont persuadés que tuer un chrétien, c'est accomplir la meilleure des bonnes œuvres : ils regardent les Européens comme occupés sans cesse de complots dirigés contre eux ; ils se souviennent, comme si c'était d'hier, que leurs ancêtres ont été expulsés de l'Espagne. Des familles, descendant des anciens habitans de Grenade ou du Cordoue, conservent encore avec soin les clés des demeures de leurs aïeux, les actes de propriétés de leurs domaines le long du Guadalquivir et Douro ; elles ne doutent pas qu'un jour les belles provinces arrachées aux susulmans ne retombent en leur pouvoir.

Quand aux juifs, fort nombreux dans la Barbarie occidentale, les Maures les maltraitent, les vexent, les pillent, les abreuvent d'outrages, mais ils ne jugent pas qu'ils méritent la peine d'être tués. Ils tiennent, au contraire, à en conserver la race parmi eux ; le gouvernement défend, sous les peines les plus rigoureuses, à toute femme juive de sortir du territoire de Maroc, et, soit dit en passant, plusieurs voyageurs signalent les juives de Tanger comme étant ce qu'il y a de plus beau dans les cinq parties du monde. Une circonstance aussi intéressante mérite d'être officiellement constatée ; elle le sera sans doute. Nulle part les sectateurs de Moïse ne se montrent plus attachés à leurs rites, plus scrupuleux observateurs des prescriptions rabbiniques ; le jour du sabbat, il leur est interdit de toucher de la lumière ou du feu : une malheureuse jeune fille fut, il y a quelques mois, victime de cette régie ; ses vêtemens s'étant enflammés par suite de quelque accident, elle périt en présence de sa famille ; nul ne lui porta secours. On eût craint de transgresser la loi.

Advint un jour une sédition qui mit en danger la vie du sultan Muley Yezed ; ses troupes n'étaient pas payées, sa garde n'avait pas touché de solde depuis six mois ; l'émeute éclata ; le sultan avait, derrière les portes de fer de son palais, de vastes galeries pleines de lingots et d'espèces monnayées, mais il ne lui convenait pas d'y toucher. Il préféra faire décapiter deux ou trois pachas ; on jeta leurs têtes aux rebelles. Cette attention fit quelque plaisir à la soldatesque mutinée ; mais les réclamations ne cessèrent point pour si peu. L'empereur accorda alors, pour tenir lieu de la solde arriérée, vingt-quatre heures de pillage dans le quartier des juifs résidant à Fez. La compensation fut jugée équitable et satisfaisante, les pauvres juifs furent dépouillés jusqu'à la dernière parcelle du moindre atôme en leur pouvoir ; ceux d'entre eux qui n'avaient rien perdirent même ce rien : tous se trouvent ruinés, dans le dénuement le plus complet. On assure qu'à l'heure actuelle, grande est l'alarme dans toutes les synagogues du Maroc ; Muley Abderrahaman pourrait bien songer à quelque mesure semblable pour faire face aux frais de la guerre.

FIN.

G. B.

LE CHATEAU DE WINDSOR.—Il fut construit, il y a sept siècles, par Guillaume-le-Conquérant. Windsor est une charmante petite ville au bord de la Tamise, à sept lieues de l'ouest de Londres, c'est la Versailles de l'Angleterre : son château royal, résidence d'été de tous les souverains depuis Guillaume, la chapelle où se tiennent les assemblées de l'ordre de la Jarretière, la promenade en terrasse de 1,870 pieds de longueur, la forêt de 20 lieues de tour, les sites qui l'environnent, son histoire, tout a concouru pour donner à cette résidence royale la célébrité qu'elle a depuis longtemps.

Locomotion à l'air comprimé.—Ces jours derniers, M. Audrand a recommencé sur une échelle plus considérable, dans la gare du chemin de fer de la rive gauche, ses expériences de locomotion au moyen de l'air comprimé, et ce nouvel essai a paru encore ajouter aux chances de réussite de l'insatiable inventeur. La locomotive, chargée d'air comprimé, a fort bien fonctionné sur un parcours de 2,000 mètres. Dans le système à haute pression de M. Audrand, le réservoir en tôle qui contient la réserve d'air comprimé, serait changé de station en station, comme les chevaux aux relais de poste, et pour le remplir on pourrait faire usage de toutes sortes de moteurs on pourrait utiliser les forces naturelles, une chute d'eau, un moulin à vent, etc. M. Audrand a également essayé un autre système à basse pression, qui consiste dans un tube mis en rapport avec une machine fixe chargée de lui fournir l'air comprimé. Ce tube est une étoffe imperméable ; au moyen d'une ingénieuse disposition, il fait mouvoir le remorqueur du convoi. Cette première expérience, sans être décisive, fait concevoir de bonnes espérances.

Isthme de Panama.—Il résulte des études de M. Garella, chargé d'explorer cet isthme que le point de pontage entre les deux océans n'est pas seulement à dix mètres au-dessus du niveau de la mer, comme l'avait annoncé la compagnie franco-grenadine mais bien à cent vingt-cinq mètres ; de telle sorte